

Acouphènes

par Olga Duhamel

Il y avait un jeune homme qui demandait à être battu, certaines parties du corps. Tout le dos, bien sûr, et le haut des cuisses. Quand le fouet s'abat sur la peau.

Les paroles devenaient plus vulgaires certaines heures. À la commissure des lèvres, je voulais forcer ta bouche dans mes rêves la nuit. Me venaient des rêves. Le matin, je parvenais à me ressaisir. Et à mesure que la journée avançait, les rêves de la nuit revenaient, puis s'amplifiaient, jusqu'à un battement, jusqu'à l'heure où je m'endormais de nouveau. Des liquides épais à la commissure des lèvres. Je passais ma langue sur ta bouche.

Ça élance maintenant, comme des piécettes qui tintent au fond d'une pièce d'eau, comme des piécettes dans la lumière dense. J'avais la tête un peu dérangée par les dernières heures d'un genre de drame. Alors j'enchaînais les formes, les silhouettes inquiétantes dans ma tête, et dormir d'un sommeil bizarre. Dans ton rêve, on s'est approché de toi.

J'ai rencontré des choses étranges, mon dieu, quelque chose de dangereux, avec l'appel du destin. Comme si tout d'un coup tout était prêt et mis en place, pour la mort. Autour des objets scintillent de leur présence. On a été effrayées par le monde des amputations, tranche avec la machette, avec la hache, un bras. Un requin a arraché le bras d'un enfant, dans les eaux chaudes de la Floride. Il y avait quelque chose en forme de fleur. Gagner une autre amplitude. Un bras a été avalé par un requin dans les eaux de la Floride. Je voulais plonger avec toi.

Je ne sais plus l'ensemble. Je ne tiens plus de cohérence. Des harnais me traversaient la tête, des coups et blessures. Je ne sais plus. Des silhouettes qui donnent de l'effroi. Des cordes.

Des corps torse nu, leurs dos qui s'offrent à un fouet qui s'abat sans faillir. J'avais perdu le fil. Je te prenais les hanches, je caressais ton dos, tes fesses. Avec douceur. Les images de la télé se mélangent dans la tête. Sexes rigides, énormes, qui s'enfoncent dans des trous. Journaliste débile. Coups de feu. Des conversations entre gens inconnus, dans des lieux inconnus, où je n'irai plus jamais. Sexes très ouverts, parcourus de secousses. Pubs avec des musiques de fous et des slogans d'aliénés. Je ne sais plus l'ensemble.

On n'en finissait plus de s'ouvrir à ces formes rigides et dressées – des saccades qui interrompent la respiration, qui lui influent un autre rythme. Peu à peu, on s'enfonçait vers des espaces sombres de saillies, dans le fond d'une voiture sale. Je poussais ta nuque pour que ta bouche soit plus emprisonnée encore. De saillies forcées. D'odeurs d'éther.

* * *

Une voiture déboîte sur le côté droit. Rouler jusqu'au bord de mer. En prenant le rond-point, griller une priorité, griller le feu. J'aimerais te dire, c'est assourdissant dans cette garrigue le bruit des insectes. Mais le soleil étourdit. Peut-être c'est l'odeur de toutes les huiles solaires, je suis épuisée.

À présent, j'avais des trous dans les chaussures de sport. Je demandais mon chemin. Une voiture et puis une autre. Je demandais ma route, la direction vers la frontière. Sinon par les mots, il n'était plus possible désormais de retourner en arrière. Je ne reconnaissais plus mon visage sur les photos. Il fallait continuer de fuir, d'avancer et je ne trouvais plus la force d'aller nulle part. Sur une crête, de tous côtés, la chute était dangereuse. J'apprivoisais toutes sortes d'images. Je retournais dans la tête le passé. Je tordais les silhouettes.

Il a fallu quitter le Var en pleine nuit et rouler des heures et des heures jusqu'au lendemain, jusqu'à un village tellement rempli de touristes que personne ne faisait attention à nous. Dans la nuit, on s'est arrêtées pour faire l'essence. Je ne savais plus conduire tout à fait. On s'est arrêtées pour que tu

reprennes le volant parce que je craquais dans le noir sur les ponts, de tunnel en tunnel. Les ponts jetés au-dessus des villages, à travers les champs, nous hypnotisaient, comme tous les tunnels vers Florence, percés dans la montagne. Pour chaque tunnel qu'on enfilait dans la nuit, il y avait un nom. Je lisais le nom éclairé brusquement par les phares. La fuite rendait hébété. Je ne savais plus trop conduire, les lumières se mélangeaient. Les intestins à tout ça se mêlaient et un point lumineux dans la nuit devenait une douleur au ventre, précise, à un endroit précis.

Le long des côtes, tu imposais toujours la voiture en suivant les reflets sombres sur l'eau qui suivaient la voiture. Dans la nuit, des formes continuaient de serpenter dans ma tête. En fuite, on était traquées par les rêves. Des formes qui serpentent ou la peur, juste, de la nuit. Je n'arrivais plus à conduire et tu avais traversé dans la nuit toutes ces régions d'ombres. Ma tête allait frapper dans la vitre au milieu de ce sommeil hébété. Je ne pouvais plus conduire et tu continuais de guider la voiture, toujours plus au sud, à travers les tunnels et les ponts, loin du Var. À présent, l'alcool et la peur me faisaient dormir. Réveillée de temps à autre quand ma tête heurtait la vitre de la voiture un peu froide dans la nuit avec la climatisation. On avait, comme des automates, acheté un disque pour la voiture, pour qu'une voix t'accompagne dans la nuit. Et les sons étaient très sophistiqués. En quittant le Var, durant la nuit, on avait maintenant l'hébétude confiante de certaines machines.

Avoir passé la frontière, ça calmait. Au matin, dans un embouteillage, des Italiens nous envoyaient la main et des sourires. Ils essayaient de rester à notre hauteur. C'était un temps pour écouter une chanson de Madonna : *Justify My Love, Music* aussi surtout. Et puis on s'est arrêtées plusieurs heures dans un village. La montagne qui se termine dans la mer, c'était extraordinaire. Avec tous ces jardins. Et un trou dans la montagne pour le train. Les câbles à moi ça me plai-

sait. Je ne sais plus pourquoi tous ces câbles, mais c'est sûr, on les regardait avec une insistance disproportionnée. Vu de l'Italie, le Var c'était loin. Maintenant, il fallait calmer la machine.

Avec la taille haute des montagnes de roc ou tressées, des montagnes où poussent des petits arbres parfumés qui me calment, la mer paraissait plus profonde. On sentait la présence des pierres au fond des mers de manière anormale je trouve. Peut-être parce que j'avais peur. Deux hommes farouches nous regardaient nager assis sur une des pierres immenses du bord. J'avais peur du fond de l'eau, de la hauteur des montagnes qui me tournaient la tête. Maintenant je peux te le dire combien j'avais peur. Parce que ça alternait le souvenir des jours précédents. Et quand le souvenir revenait j'étais effrayée, sous le regard dur de ces deux hommes. Qui voulaient quoi ? Nous suivre le long de la mer, nous suivre dans la montagne.

Des chiens suivaient au travers de la marche. Je passais dans ma tête les doigts ouverts au travers du pelage des chiens. Les chiens trottaient le long de l'eau, sur les pierres plates, s'arrêtaient de temps à autre pour saisir dans leur gueule une carcasse de goéland ramenée sur la rive par les vagues. Les chiens la croquaient en poursuivant leur trot. Membranes que l'on fait glisser dans la gorge ou avaler des morceaux d'os grossièrement cassés avec les dents.

Puis, au soir, on avait suivi des routes dangereuses dans les terres, en serrant à gauche, en serrant à droite, jusqu'à une adresse qu'avait griffonnée une vague connaissance. On avait mangé là, dehors, dans une sorte de commune, avec des étrangers. Des garçons se sont fait mordre au bras. Un garçon s'est fait dévorer la main. Des inconnus complètement ivres nous faisaient la conversation. Après le vin blanc et la grappa, certains d'entre eux s'étaient attaqués aux aqueducs agricoles. Ils avaient démonté une large pièce de la machinerie, en plein milieu des champs, la nuit. Mais les champs ne

ressemblaient à rien. La nuit, je veux dire. Il fallait les réseaux que donne l'alcool pour donner un sens à tout cela. Après, à jeun, les ivrognes diront peut-être : on a fait n'importe quoi. Mais il y avait un sens, il y avait un ordre durant cette nuit-là. Et la pièce d'arrosage devenait précieuse.

Et encore, leur manière de tituber dans les champs disait quelque chose à propos de trajectoires précises et lourdes de sens pour un monde secret. Je suppose. Sinon, pourquoi y mettre toute cette énergie ?

Les viandes s'étaient abîmées déjà à la chaleur. Et les flammes du grill les avaient carbonisées. Mais le dîner se poursuivait. Il faudrait parler du luxe désinvolte qu'il y a à mettre des glaçons pour rafraîchir le vin. Dans cette chaleur-là, et loin des côtes, se baigner peut facilement devenir une obsession. On entendait une musique d'acouphènes avec la chaleur.

La nuit, j'étais impressionnée par le va-et-vient des ivrognes. Et j'avais entendu, comme si on appelait. Dans un champ près de Pistoia, je voulais profiter de tous les moments de cette canicule. Tard dans la nuit, s'abandonner au sommeil. Pour se réveiller très tôt. Puis dormir quelques heures encore durant l'après-midi, dans la voiture, à l'ombre, en laissant une portière ouverte. La chaleur rend agressif.

Maintenant dans Florence un silence magnétique, reviennent seulement face aux voitures les corps d'enfants qui hurlent parce qu'ils jouent à une espèce de jeu et qui traversent sans regarder. La chaleur d'une nouvelle. La chaleur de l'actualité. Il y avait des braqueurs aussi le long des routes, les journaux en parlaient. La chaleur de l'actualité et tout qui était suspendu à un soir de juillet.